

Mensuel

Mosaïques

Arts et culture du Cameroun

400 Fcfa

Événement



Retour de Cannes

- *La 65^e édition s'est tenue du 16 au 27 mai en France.*
- *«Amour» de l'Autrichien Michael Haneke, «Les Chevaux de Dieu» du Marocain Nabil Ayouch et «Le Repenti» de l'Algérien Merzak Allouache remportent des prix dans des sections parallèles. Notre envoyée spéciale revient sur les temps forts.*

PAGES 5 - 7

Arts plastiques

Un 20 mai très verni à Ngaoundéré

Un artiste-plasticien revisite le septentrion en images. *P.2*

Afrique francophone

Le livre en apesanteur

C'est la conclusion d'une réflexion sur la circulation du livre en Afrique tenue en France le mois dernier. *P.4*

Littérature et cinéma

"Étonnants voyageurs" détonne

La 23^e édition a été l'occasion de revenir sur les avancées de l'initiative de Michel Lebris. *P.8*

YAOUNDE: Un Barcamp très couru

La 4^e édition consacrée aux TIC a placé en son centre la culture. *P.3*

Mosaïques est réalisé en association avec la

Cameron
Art Critics
CAMAC

Bp : 30 332 - Yaoundé

Tél : (237) 75 09 69 81
96 46 58 17



Notre envoyée spéciale dresse pour vous le bilan de la dernière édition.

C'est dans un nouveau cadre que s'est ouverte la dixième édition de la Biennale de l'Art africain contemporain. D'habitude, l'ouverture se faisait soit au CICES (Centre International du Commerce Extérieur du Sénégal), ou, pour la majorité des éditions, au Théâtre national Daniel Sorano. Pour cette nouvelle session, c'est le Grand Théâtre National qui a accueilli les participants et les invités du Dak'Art. Cette infrastructure, située non loin du centre-ville, non loin de l'ancienne gare ferroviaire, qui a été transformée, pour l'occasion, en village de la Biennale, est devenue, en quelque sorte, le nouveau fleuron de Dakar. Il faut dire

que, pour ce «monument», 15 milliards de francs CFA d'Afrique de l'Ouest ont été déboursés dont 13 milliards par l'Etat chinois. Ce grand théâtre national a été construit sur une surface de trois hectares, érigé en six étages et compte 206 pièces. Sa capacité d'accueil est de 1800 places. Tout cela est le résultat de 27 mois de travail. Voilà, le cadre est mis. Et c'est donc dans ce cadre que la cérémonie d'ouverture s'est tenue, le vendredi 11 mai, en présence du nouveau président sénégalais Macky Sall, et du nouveau ministre de la Culture Youssou Ndour, et en présence de nombreux invités. C'est au cours de cette cérémonie que les prix ont été attribués, comme à l'habitude. Mais ce qui n'est pas habituel, c'est que les prix n'ont été donnés tout de suite. En effet, en règle générale, les noms des lauréats sont annoncés à tour de rôle. Et chacun vient recevoir son prix sur scène.

Dak'art 2012

Un grand moment important du continent !

Or, cette année, il y a eu un léger retard dans l'installation des œuvres et les artistes primés n'étaient pas tous présents lors de la cérémonie. Il a donc été décidé de reporter la remise des prix lors du vernissage, qui s'est tenu dans l'après-midi à l'IFAN (Institut Fondamental d'Afrique Noire), place Soweho. Du coup, la cérémonie d'ouverture s'en est retrouvée beaucoup plus courte. Elle était déjà plus dépourvue d'appareils et l'annonce des prix rapide : Grand Prix «Léopold Sédar Senghor», offert par le président de la République, Younes Baba-Ali (Maroc) ; prix du Ministre de la Culture et du Tourisme, Laura Nsengiyumva (Rwanda) ; prix de l'Organisation Internationale de la Francophonie Sofiane Zouggar (Algérie) ; et prix de la Ville de Dakar offert par le Maire de Dakar, Em'Kal Eyongakpa (Cameroun). Pour cette année, seule un groupe de femmes léboues (ethnie du Sénégal), qui est en fait la troupe de danse traditionnelle Mame N'Diaré de Yoff, a fait l'animation extérieure rythmant le pas au son des djembés et autres tam-

tam. Voilà pour ce qui était de l'ambiance de l'ouverture officielle. Passons aux choses plus «sérieuses» et plus ludiques aussi : l'exposition internationale «In». Plus sérieuses car l'art est un travail de tous les jours et non un amusement. Plus ludiques car chacun essaye de deviner le message de l'artiste. Il est plus intéressant de ne pas lire les encas accompagnant les œuvres afin de laisser son imagination analyser toute seule l'œuvre présentée.

Comme chaque année, les œuvres proposées ne sont pas toutes de même valeur. Mais là aussi, il faut comprendre que les goûts et les couleurs ne se discutent pas. Chaque artiste a sa démarche personnelle qui n'est pas forcément accessible à tout le monde. Là n'est pas question d'intelligence ou de culture, mais plutôt d'émotion : que ressent le visiteur face aux œuvres exposées. Pour ma part, j'ai été attirée par l'œuvre de la Réunionnaise Stéphanie Hoareau (La Réunion était pour la première fois dans la course), représentant un bois ou une forêt en noir et blanc. On pourrait penser que

l'œuvre est lugubre par le choix des teintes et le sujet ressemblant à un endroit dévasté. Bien au contraire ! Le visiteur ne peut être qu'attiré par cette peinture car elle dégage une émotion très forte. Evidemment, il faut aimer les atmosphères fantastiques et fantasmagoriques.

Les œuvres sénégalaises n'étaient pas mal également, notamment celles de Henri Sagna et de Mamady Seydi. L'installation du premier fait référence au paludisme et aux morts que cette maladie entraîne avec ces âmes qui s'envolent vers leur dernière demeure, avec des matières comme les moustiquaires et le percale. Quant à celle du second, son titre est révélateur : «*Celui qui ne sait pas où il va, doit retourner d'où il vient*», avec un retour à l'état animal à cause de la crise mondiale.

Quant aux autres œuvres présentées, chacune avait son but : le manque de culture, ses racines, le poids du temps, la nostalgie, etc.

Zouhour Harbaoui à Dakar

Réactions

Hervé Youmbi, Artiste-plasticien

« Ce festival s'enrichit au fil des éditions »



Hervé Youmbi est l'un des deux artistes camerounais à avoir été sélectionnés pour l'exposition internationale de la Biennale de l'Art africain contemporain (Dak'Art) qui se tient jusqu'au 10 juin à Dakar au Sénégal. Rencontre...

Si vous deviez faire une présentation de l'artiste Hervé Youmbi quelle serait-elle ?

Né en République centrafricaine (RCA) en mars 1973, c'est au Cameroun, mon pays d'origine, que j'ai fait mes premiers pas dans le vaste univers de l'art. Tout commence dans ma plus tendre enfance par la passion pour le dessin. La volonté d'égayer mes dessins à l'aide des couleurs m'a conduit à la peinture. La nécessité d'attribuer du volume à mes formes m'a mené à la sculpture. Cette période a marqué la fin de ma formation autodidacte et coïncide avec mon entrée à l'Institut de formation artistique (IFA) de Mbalmayo, unique établissement secondaire d'enseignement artistique au Cameroun. J'ai fait un bref passage à l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg (France) entre octobre 2000 et juin 2001, ce

qui m'a permis d'assouvir ma soif de l'utilisation des images en mouvement. C'est à ce moment que je me suis initié à la photographie et que j'ai réalisé ma première vidéo.

Quelle sont vos autres activités ?

Je suis lauréat de la prestigieuse «Smithsonian artist research fellowship 2012». Du coup je devrais séjourner à Washington de septembre à octobre 2012 dans le cadre d'une résidence de recherche qui portera sur l'exploration des réalisations hybrides qui associent l'art du portrait à la publicité : affiches et spots publicitaires. Je suis également membre fondateur du Cercle Kapsiki, un collectif de cinq artistes plasticiens de nationalité camerounaise fondé en 1998. La K Factory, le local du collectif basé à New Bell, l'un des quartiers pauvres mais très dynamiques de la ville de

Douala, fonctionne comme un espace culturel. Le collectif y cristallise son désir de partager sa

passion pour l'art et la culture avec les habitants.

Est-ce la première fois que vous participez au Dak'Art ?

C'est la toute première fois que je prends part en «in» pour l'exposition internationale. Durant la précédente édition, je présentais, dans le «off», une installation dans le jardin de l'Institut Français. Et, quelques années auparavant, je figurais dans une exposition collective des travaux d'artistes originaires de l'Afrique centrale. Cette exposition avait pour commissaire Didier Schaub, le directeur artistique de l'espace Doual'art.

Comment voyez-vous l'évolution de la Biennale ?

Il est indéniable que la Biennale Dak'art s'enrichit et s'affine au fil des éditions. Je note, avec beaucoup de plaisir, l'innovation faite par l'installation d'un trio de curateurs aux commandes de cette 10e édition et remarque que deux curateurs sur les trois sont âgés de moins de 45 ans. En ce qui concerne la sélection, bien qu'il n'y ait pas pléthore de grands noms d'ar-

tistes, la qualité des œuvres présentées n'en est pas moins considérable. Les curateurs de cette édition ont su combiner les facteurs de jeunesse des artistes sélectionnés et bonne qualité du travail présenté. Ce qui n'était pas le cas de la dernière édition. Car la 9e édition avait voulu faire la part belle aux jeunes artistes n'ayant jamais participé à la Biennale, mais le résultat ne fut pas celui escompté. Le «in» ne fut visiblement pas à la hauteur du «off». On ne peut pas prétendre la même chose cette année. Le soin mis dans la structuration de l'espace de présentation des œuvres est indéniablement un autre plus à mettre à l'actif de cette 10e édition de la Biennale. Si dans la sélection et la présentation des œuvres l'on dénote une nette amélioration, il subsiste cependant des tares au niveau de l'organisation. On a l'impression que tout s'est fait à la dernière minute. Les fameux sacs et tee-shirts qui faisaient aussi la fierté des participants à la Biennale ont disparu. Les journalistes ont du mal à joindre les artistes et vice-versa. Bref, il y a des améliorations à apporter.

Comment qualifieriez-vous votre démarche artistique ?

Depuis plus de dix ans, les portraits. A travers une étude rapprochée du corps humain tel que je me présente, me représente moi-même et me vois représenté dans un cadre urbain, je pose des questions fondamentales sur la ville en général, les villes où je séjourne, celles que je traverse et rêve de connaître.

Vous mettez-vous souvent en scène comme c'est le cas dans l'œuvre présentée à la Biennale ?

Il m'est rarement arrivé de me mettre en scène comme c'est le cas dans le triptyque photographique intitulé «Au nom du père, du fils et de la sainte monarchie constitutionnelle». Inspirée du vent de colère et de liberté du «Printemps arabe», cette œuvre s'élève contre la violence qui est faite à tant de nations africaines par des régimes dictatoriaux qui, de père en fils, s'agrippent au pouvoir. Mes œuvres étant généralement des portraits, mes modèles sont habituellement des confrères artistes.

Pourquoi, pour cette œuvre, avez-vous choisi de vous mettre en scène ?

Il me fallait, pour ce rôle, deux personnes qui soient visiblement liées par une forte ressemblance faciale. Ces personnes devaient être un père et un fils ou une mère et sa fille. La forte ressemblance qu'il y a entre mon fils et moi a principalement motivé la décision de me mettre en scène. Car, il n'était pas facile de trouver des modèles appropriés. Il faut aussi souligner que le fait de jouer personnellement ce rôle, moi l'artiste, confère une pointe d'humour à la lecture de l'œuvre. Surtout que mon fils Kaefra et moi y sommes coiffés de dreadlocks. Il n'est pas commun dans le continent de voir un gamin de moins de quatre ans en rasta, tout comme il est extrêmement difficile d'imaginer un président de la République en dreadlocks. En me mettant en scène dans cette œuvre, je voudrais contribuer à désacraliser un aspect de cette fonction suprême. Dire que si tout le monde ne peut pas être président de la République, cette fonction n'est pas non plus réservée à une certaine catégorie de personnes.

Etes-vous un dictateur ?

Je ne suis pas un homme de pouvoir. Ma volonté de toujours prêter une oreille attentive à l'autre afin de mieux le comprendre et me faire comprendre ou de le satisfaire ne fait pas de moi un dictateur. A travers mes œuvres, je n'impose pas de point de vue. Je mets, avec beaucoup d'humour, en exergue un fait marquant de notre société et, ainsi, j'interroge chacun en l'invitant à contribuer à l'amélioration du fait décrié. Cette pratique n'est-elle pas diamétralement opposée à toutes pratiques dictatoriales ?

Propos recueillis par
ZH



Em'Kal Eyongakpa

I have a couple of projects i'm completing this year

L'artiste camerounais a obtenu le prix de la Ville de Dakar offert par le Maire de Dakar, Khalifa Ababacar Sall, lors de la dixième édition de la Biennale de l'Art Africain Contemporain (ou Dak'Art). Rencontre en bilingue...

Tu as obtenu le prix de la ville de Dakar pour ton installation vidéo, que ressens-tu ?

Em'Kal Eyongakpa : It's a mixed feeling... It feels like eating ice cream in a desert dream. With the quality of works curated for the 10th Dak'art Biennale, I feel flattered and grateful at the same time. It's true my work has never been trendy as it's of utmost importance for me to stay honest in my expression. I simply transcribe my observation and gossips from the third tribe. It's not bad at all to be recognized, especially in the most important African contemporary art biennale. More so I have a feeling the mysteries surrounding my multi layered and coded work is either slowly being comprehended or the energy it carries is leaving the audience very little choice. In a nut shell it's motivating.

Quelle est ta démarche dans ton travail vidéo ?

Before I talk about my video work, it should be noted that my interactive mixed media installations integrate elements of photography, video, sculpture, poetry and sound which always attempts blurring lines between these media. It has more to do with an intersection of these media. My constant use of poetic, symbolic and surrealistic imagery often sprinkled with paradoxes is seen by some as visual poetry and tends to

question the obvious. My work mainly explores human conditioning over time in relation to information, ideological consumption as well as the ever existing freedom and the identity crisis.

I always begin with my experiences and observations, then I choose the medium that could better express a piece, it's subjective and scientific as regards the methodology. Though I sometimes exhibit single channel video artworks, my pieces are mainly multichannel video/sound installations or multimedia sculptures. I am most interested in combinations and permutations as well as suggestive sculptural forms that tend to subjectively transcribe my ideas. I use a lot of CRT TV tubes exposed as my work mainly questions he obvious.

Quel est le symbole de ce corps qui pédale sans tête ?

I always prefer the audience to relate to my pieces with respect to their lives. I do a lot of personal research before commencing a piece. 90 % of what you'll see in my pieces is no coincidence. It's fairly minimal and provocative. Here you could start from the general sculptural form, embedded videos or the sound before looking at the combinations or vice versa. There are just loads of layer to look out for if need be. The sculpture has a head, a brain... You just need to look... There's a puzzle

(round) with water and prawns inside on the top screen, the prawns' morphology in profile suggests that of the brain. «Njanga wata» is a Pidgin English translation of «Rio dos Cameroes». Someone paddles but there's more to that... What does he care most about realizing everything is moving but him?... The root of the problematic isn't questioned. Just step aside and see what the problem might be if you're an outsider or observe the prawn if you're an insider. The project questions if the behavioral pattern of some things, places or even people could be related to the names they're given or if they should really question who they really are irrespective of the names they're given. Everything adopted might as well be contextualized.

Quelles sont les choses que tu as aimées dans la Biennale de l'art africain contemporain ?

It always feels great to meet old friends from previous events and new artists. Experiencing art in another space can only be great. I'm personally impressed by the quality of the artworks presented in the 10th edition as well as the age ranges of participating artists. I like how it was curated, though there are a lot of questions about its relevance with respect to the continents' recent past. Again I like the fact that it was fully curated by African curators who have a good idea of the art scene in Africa, and are pretty fresh. The implication of the government of Senegal seems encouraging, it sounds like a true African biennial as regards curatorial choices and management though I don't know much about funders. I know there are some critiques but everyone agrees on the fact that it has been one of the best this far as regards quality of artworks.

Quelles sont les choses que tu n'as pas aimées ?

I think the presentation of artworks should be reconsidered during the next editions. The technical riders and installation details were not well respected. No artist would feel good if his works are poorly presented. I think installing artwork in the gallery spaces should be done in time with a defined scenography. Prior preparation needs to be done in the next editions in my opinion.

Quel est le thème de ta prochaine œuvre ?

I have a couple of projects I'm completing this year. Like you might know I spend approximately 5 months in Cameroon every year, creating work and leaving the very technically demanding parts for residencies elsewhere with better infrastructure. I will be doing phase 2 of the project «Hue-men [in]security» which I started in Cape Town and Johannesburg during a 3 month residency in Amsterdam later this year.

This will be followed shortly by another residency to complete a video sculpture of a very personal project «She moves» in Colombia.

Propos recueillis par
Zouhour Harbaoui à Dakar